

La vie et la mort étaient environnés de cette foi divine. L'année avec ses fêtes, le jour avec ses prières, roulaient dans le christianisme comme le globe dans l'espace. On ne pouvait respirer sans devenir croyant, de même qu'on ne peut regarder le ciel, sans croire au soleil.

Mais de tous les mystères de cette religion qui, prenant l'homme dès le ventre de sa mère, ne le laissait qu'entre les bras de Dieu, un des plus suaves, un des plus sercins et sans contredit le plus poétique, était le culte de la Vierge-Immaculée. A partir du 12<sup>e</sup>. siècle notamment, Marie devient la reine-mère du monde. La piété pour la Vierge se changea en enthousiasme, en véritable chevalerie, et la mère accompagna son fils dans tous les temples chrétiens.

En ces jours de ferveur chevaleresque et sainte, la religion était comme un dialogue, comme une confidence pleine d'amour entre Dieu et l'homme. Le peuple communiquait avec le créateur par la langue sacrée et mystérieuse de l'Eglise, et l'encens des prières, des larmes, des sacrifices, ne pouvait monter au Seigneur sans passer par le cœur de Marie. Aussi, cette reine-mère règne partout à côté du Christ, et vous voyez à genoux devant elle tout ce qui n'est pas Dieu. Pas de ville qui n'ait son église de la Vierge, pas d'église qui n'ait un autel pour Marie. Parmi cette haie surprenante d'aiguilles, de pyramides, de chapelles, de clochetons dentelés, de verrières colorées, de tourelles fuyantes, de triangles sacramentels qui couvrent la face du moyen-âge, apparaît toujours le nom mystique de l'étoile des mers. Telle est la puissance de ce culte, qu'il semble donner la fécondité aux terrains les plus arides, et que les merveilles de l'art et de la piété remplacent en certains pays les merveilles de la végétation. Les peuples auxquels la nature n'avait donné que des pierres, consacraient ces pierres à la fille de David, écrivaient dessus le nom d'une femme et chrégiaient les granits de perpétuer ici-bas une prière que Dieu recevait pour l'éternité. Car ils savaient que la mère des Sept-Douleurs, sur la terre, est, dans le ciel, la reine des douze étoiles; ils savaient que son image rayonne, que sa figure resplendit de lumière et de grâce. N'est-il pas vrai que partout où brille cet emblème charmant de la miséricorde, il y a des amis pour la misère et des douleurs pour satisfaire la faim de la charité? Est-ce qu'il y a sur les mâts des navires une autre étoile qui ait le pouvoir, comme celle-ci, de calmer la tempête par un sourire, et d'éloigner d'un regard les dangers qui menacent le voyageur sur les routes et sur les montagnes? Son nom, écrit au frontispice des cités, se retrouve aussi dans les solitudes; là où les oiseaux et les bêtes sauvages ont à peine un abri. Saluée reine de l'homme et de la nature, de Jérusalem et du désert, du mois des fleurs et de celui des moissons, elle a vu dans plusieurs contrées survivre ses autels aux autels même de Dieu. Parmi les divisions innombrables de races, de peuplades et de langues, dans les régions du soleil et dans les pays de l'Aquilon, il y a une famille immense, magnifique et royale, qui compose la cité de Dieu, la grande république de la foi, de l'espérance et de l'amour. Quand le fils de l'Occident se présente à celui de l'Aurore, l'homme de l'Orient, reconnaissant sur la poitrine de l'étranger la croix du Christ et le scapulaire de Marie, court à sa rencontre, l'embrasse et lui dit: "Je sais qui vous êtes!" De la Vierge-Mère est née cette admirable fraternité chrétienne qui unit dans une même communion le ciel et la terre, et la reine des anges ne peut incliner la tête et regarder vers la race humaine, sans qu'à l'instant tous les siècles et tous les êtres ne lui redisent son nom dans tous les idiômes qui ont un terme pour glorifier et pour bénir.

## II

— Dès l'origine des tems chrétiens, avant même que la Gaule fût devenue la France, on vit les landes désertes et les solitudes des forêts se couvrir de croix de granit, d'images consacrées, et de petites chapelles propices aux prières. Les bocages, les bois retirés, les vallées profondes se peuplèrent de madones perdues sous les feuilles comme des nids d'oiseaux, comme eux embaumées du parfum des fleurs, comme eux balancées à la brise des mers. La Bretagne est pleine encore de chênes consacrés à Notre Dame, de croix merveilleusement sculptées en son honneur, et d'autels placés au milieu des champs, comme pour annoncer que Dieu nous communique ses biens par l'entremise de celle qui lui porte nos prières. Le culte de la mère de Dieu fut adapté par les fils des vieux Celtes avec une touchante ferveur et vint réaliser l'antique oracle inscrit sur les autels druidiques: *Virginis paritura*. Les chroniques bretonnes fournissent un grand nombre d'exemples de la piété de nos aïeux envers Notre Dame: citons seulement les deux suivants.

La Vierge Marie qui inspira jadis à une jeune fille l'idée de sauver la France, inspira vers le même tems un pauvre insensé du Finistère, dont la folie nous a valu l'un des plus gracieux monuments de la Bretagne et de la France, Notre-Dame de Folgoët. Au commencement du 14<sup>e</sup>me siècle naquit à Lesneven un enfant nommé *Salvaun* qui reçut de la nature des facultés tellement bornées que, malgré le désir de ses parents qui voulaient le faire étudier, il ne put jamais apprendre que ces deux mots latins: *Ave, Maria*. S'il ne fut jamais grand par l'esprit, il s'éleva très-haut par la piété, et son cœur se plongeait tout entier dans l'amour et le culte de Marie, qui le rendit assez savant pour le ciel. Quand il eut perdu ses parents, il suivit l'inspiration divine qui l'appelait vers la solitude, et choisit pour retraite un bois peu éloigné de la ville où coulait une fontaine limpide que l'ardente piété des pèlerins n'a pas épuisée et qu'on voit encore sous la rose en dehors de l'église. C'est là qu'il passait ses jours dans le recueillement et la prière, à chanter les louanges de Dieu, à répéter aux échos des bois et aux oiseaux du ciel le nom de sa divine maîtresse. Vêtu d'un sac et d'un cilice, marchant

pieds nus même au fort de l'hiver, *Salvaun* n'avait d'autre lit que la terre dure, d'autre chevet qu'une pierre de granit placée aujourd'hui à la base de l'autel de Folgoët, d'autre couverture que le feuillage de la forêt, d'autre boisson que l'eau de la source où il désaltérait ses lèvres. Quand il était malade, il se faisait lécher par une biche qui venait boire à la même fontaine, puis il répétait mille fois et toujours *Ave, Maria*, et la Vierge Marie le consolait par ses apparitions. Tous les jours, hormis le tems du carême, il se rendait à Lesneven, et aux environs où il mendiait son pain en disant *Ave, Maria*, à quoi il ajoutait en son langage breton: *Salvaun a debara bara, Salvaun mangerait bien du pain*. Attirés par son costume bizarre, les enfans le poursuivaient quelquefois en le nommant par dérision: *follo goul, fou du bois*. Les pieux solitaire recevait avec calme le pain qu'on lui donnait et les pierres qu'on lui jetait, puis il revenait tranquillement prier à son ermitage.

"Quand il grouait à pierre fendre, dit le R. Père Cyrille-Pennec, il montait dans un arbre et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait dans l'air, chantant à haute voix: *O Maria!* En cette façon et pas autrement il réchauffait son pauvre corps.— On l'appelait *Salvaun arr follo*, lui un des plus beaux lys de la reine des cieux!— Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent qui vive?—auxquels il répondit: *Je ne suis ni Blois ni Montfort, mais serviteur de Marie, et Vire Marie!* A ces paroles, les soldats se prirent à rire et le laissèrent aller.

"Il mena cette vie trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé personne. Sentant que la fin de sa vie approchait, il répéta dévotement le doux nom de Marie. Après cela, visité et consolé de rechef par la Vierge très-sainte, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu." (Dévot pèlerin. à N.-D. du Folgoët, par le R. P. Cyrille-Pennec.)

Le fou du bois fut enterré au village de Lannurhen, et son tombeau formé de quatre pierres est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique. Peu de tems après sa mort, on vit croître sur la tombe de *Salvaun* un lys qui résumait toute la vie du saint ermite; car sur ce lys était écrit en lettres d'or *Ave Maria*. Cette merveille, suivie d'un grand nombre de miracles, attira dans cet endroit la foule des pèlerins. La noblesse, les rois et les reines, vinrent s'agenouiller devant le lys miraculeux dont Jean V. duc de Bretagne voulut perpétuer le souvenir. Et de la fleur merveilleuse naquit cette ravissante chapelle du Folgoët, bouquet de roses mystiques miraculeusement épanoui pour la mère de Dieu, sur un sol aride qui n'aurait pas de végétation, si la foi de nos pères n'avait su lui en donner une. Les niches de dentelle qui décorent cette église, les autels délicatement sculptés, le portail où la Vierge et les douze apôtres reposent sous des couronnes de festons, mais surtout l'inimitable jubé, percé à jour, brodé d'arabesques et de feuilles de vigne, flanqué de deux piliers surmontés de colonnettes qui laissent voir mille détails délicieux, mille chefs-d'œuvre d'art, de sentiment et de génie, tout cela vous jette dans l'âme une impression si douce, qu'elle vous fait oublier le duc qui acheva cette chapelle, la bonne duchesse Anne qui l'embellit, le vainqueur de Marignan qui la visita, et vous rappelle seulement que tant de grâce et de beauté sont écloses d'une touchante folie sanctifiée par une angélique prière, *Ave, Maria*.

Nous sommes loin d'exiger qu'on ajoute foi à toutes les circonstances de la légende qu'on aurait tort de mépriser pourtant, puisqu'elle est une des plus poétiques expressions de la religion de nos pères, puisqu'elle prête quelque chose de mystérieusement céleste aux origines des monuments chrétiens, puisqu'elle se fonde sur les miracles et la piété des hommes. Mais, si nous en croyons l'émotion qui nous pénètre jusqu'au cœur devant les merveilles du Folgoët, nous ne craignons pas d'affirmer que la *Rose Mystique* doit aimer à bénir, à parfumer les hommes dans le lieu même où elle produisit d'un sourire ce lys sans tache dont nos aïeux ont fait la Sainte Chapelle de la Bretagne.

La Vierge Marie a pris tant de fois notre défense, qu'il était bien juste qu'à leur tour les peuples fissent quelque chose pour elle. Citons encore le trait suivant qui honore le caractère de la piété bretonne et rappelle les tems primitifs où les vaincus abandonnaient tout au vainqueur, excepté leurs dieux et la cendre de leurs pères.

Les paysans du Léonnais qui conservent aussi religieusement leur foi que leur idiôme, ont donné bien des exemples d'une tendre dévotion envers la mère de Dieu.— Sur une côte isolée non loin de Rascoff et de l'île de Baiz, s'élevait un figuier séculaire, dérépité, rugueux dont l'écorce subsiste encore et qui renfermait une statue d'allâtre, objet de la vénération universelle. Notre-Dame-de-Bon-Secours y était spécialement invoquée par les infirmes, les marins et les pauvres. Les paysans aux larges braves, aux cheveux flottans à la gauloise, aux amples genouillères, y accouraient en foule offrir à leur protectrice, en mai les prémices des fleurs, en août la dime des moissons et des fruits. Pas un enfant n'était perdu, pas un troupeau égaré qu'il ne se retrouvât par l'intercession de la bonne Sainte-Dame. Les jours de pardon après la célébration des saints offices, on y représentait les scènes les plus touchantes de la vie de Jésus et de sa mère, et ces pieux enfans de la solitude s'écriaient dans leur attendrissement: Vive Marie! vive notre sainte reine. Les marins, au retour de leurs lointains voyages, lui rapportaient toujours quelques cadeaux précieux; les jeunes filles, en lui consacrant leurs voiles de fiancées, lui racontaient les plus douces confidences, les jeunes femmes leurs douleurs ou leurs joies maternelles. Et Notre-Dame était toujours la première instruite des malheurs ou des évènements heureux de ces pays.